Contes et nouvelles du Québec

Tome III

Be*Q*

Contes et nouvelles du Québec
1800-1950

Tome III

Le vingtième siècle

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*

Volume 213 : version 3.0

Image de la couverture :
Ozias Leduc
La Liseuse, 1894
Huile sur toile, 29,6 x 25,6 cm
© Succession Ozias Leduc/SODRAC
Musée du Québec
http://www.mdq.org

Le mensuel *La Canadienne : le magazine du Canada français,* parut de 1920 à 1923. Les fondateurs de la revue se donnaient pour mission « d'instruire, d'amuser et de servir la famille ». Elle proposait des articles qui traitaient de culture, de mode, d'éducation des enfants, etc. Tous les numéros ont été numérisés par la Bibliothèque nationale du Québec.

La revue présentait aussi des textes littéraires, de figures connues, souvent, comme Nelligan, Louis Dantin, Joseph Marmette... Plusieurs des textes présentés ici sont tirés de cette publication.

Armand de Haerne

(1850-1902)

Armand de Haerne est né en Belgique, dans une famille noble des Flandres. Autour de 1870, il s'est engagé comme zouave pontifical, puis il a mené une vie de noble et de dandy. À la suite d'une faillite, il émigre au Canada en 1883. Il est alors traducteur à la Chambre des Communes. Il collabore à différents journaux et écrits plusieurs contes, dont certains fantastiques.

Jean le maudit

ou

le Revenant sous la glace

Nicolas était un pauvre cultivateur, bon chrétien, craignant Dieu, aimant sa femme et ses enfants d'une affection tendre et sainte.

Chose rare, jamais personne n'avait entendu sortir de sa bouche le moindre petit mot désobligeant pour le prochain.

Il secourait très volontiers les malheureux, ses compagnons de misère et de pauvreté, mais ces secours ne sortaient jamais de sa bourse qui était, hélas ! toujours vide, mais il les aidait de ses services, de ses conseils ou de ses consolations.

Ces grandes et rares qualités avaient valu à Nicolas l'inestimable avantage d'être universellement aimé et respecté.

Dans sa médiocrité, voisine de la pénurie qu'il portait, du reste, avec une inaltérable égalité d'humeur, il semblait que le patriarcal homme de la glèbe dût jouir d'un bonheur parfait.

Quoiqu'elle fût déjà de plomb, sans la moindre dorure ni argenture, la médaille de l'existence du brave homme avait encore un bien triste revers.

Malgré toute sa philosophie chrétienne, Nicolas était miné par un profond et très vif chagrin.

Son fils aimé, Jean, grand, beau gars, solide, taillé en athlète, et avec cela cœur d'or, esprit vif et développé, était en un mot le meilleur garçon du monde, le digne fils de son vertueux père.

Malheureusement, dès son jeune âge, en travaillant aux terrassements aux lignes de chemin de fer en construction et dans les chantiers à bois dans la forêt, il avait contracté l'horrible, la détestable habitude de blasphémer et de jurer comme un païen.

Bien souvent, le pauvre Nicolas avait essayé,

par de douces et paternelles remontrances, d'amener son fils à abandonner cette triste et grossière coutume. Il l'avait tour à tour prié, supplié, menacé, conjuré de se corriger. Jean promettait de la meilleure foi du monde, avec le ferme propos de s'amender, mais l'habitude étant plus puissante que la volonté, le pauvre jeune homme retombait presque aussitôt au grand chagrin de son malheureux père.

Enfin, Jean avait atteint sa majorité sans se corriger de son abominable défaut et le père Nicolas n'avait plus osé continuer ses reproches, de peur que le jeune homme ne se fâchât et, à l'exemple de beaucoup d'autres, ne désertât le toit paternel et prenant son essor avec sa liberté, ne partit pour aller chercher fortune aux États-Unis, où plusieurs de ses camarades réussissaient à merveille et l'appelaient, lui garantissant à lui aussi un complet et brillant succès.

Le malheureux père se reprochait fréquemment cette faiblesse coupable, se persuadait que son devoir était de réprimander son fils et prenait la résolution inébranlable de

parler avec autorité et fermeté.

Mais alors, la vue de sa femme et de ses nombreuses filles, dont l'existence, lui-même se faisant vieux et faible, dépendait principalement du travail de Jean, le remplissait de terreurs folles.

Il se représentait alors son aîné désertant le foyer paternel, lui-même incapable de nourrir toutes ces bouches, de couvrir décemment tous ces corps, la misère noire s'installant chez lui, implacable, sans merci.

C'était l'exil, la hideuse émigration, quoi ?

Il lui faudrait donc quitter le Canada, le pays de ses pères !

Il se voyait alors, lui et sa famille, grouillant dans une de ces fournaises ardentes de la Nouvelle-Angleterre qu'on appelle villes industrielles.

Lui, sans métier, bon à rien d'autre, travaillant et peinant dur comme vulgaire journalier quand par hasard la Fortune daignait se montrer bonne enfant et lui sourire en lui apportant quelque rude

et ingrate besogne à faire.

Sa femme, énergique et vaillante créature, habituée au grand air de la campagne, avec les plus jeunes des enfants, bras sans utilité et bouches consommant copieusement, emprisonnés dans un minuscule taudis insalubre et loué fort cher.

Les grandes filles ! Honte, misère et pitié ! Suant sang et eau dans ces gigantesques fabriques, écoles de vice et de corruption où, trop souvent malheureusement, la pauvre ouvrière, en filant ou tissant le coton, travaille activement à l'avilissement de son corps, la dégradation de son cœur et la damnation de son âme.

Oppressé par ces tristes pensées, des sanglots montaient du cœur à la gorge de l'infortuné Nicolas.

D'un geste pénible et douloureux, il essayait de chasser ces importunes et lugubres images, tandis qu'au fond de l'âme il sentait tout son courage se fondre et lui échapper.

Ses bonnes résolutions, son énergie

s’évanouissaient.

Il se sentait devenir lâche et étouffé par l’angoisse, il implorait Dieu de lui faire grâce, de lui pardonner sa faiblesse, cette terrible faiblesse qui l’écrasait, l’anéantissait, lui faisait souffrir les affres d’une longue et douloureuse agonie.

Et pendant ce temps-là, Jean, en excellent fils qu’il était d’ailleurs, travaillait avec une ardeur et une abnégation dignes de la plus grande admiration.

Il pourvoyait gaiement aux besoins de la famille, sans songer un seul instant à quitter le toit paternel autrement que pour en augmenter le bien-être, en acceptant quelque entreprise qui devait lui donner gain et profit.

◇

L’hiver est arrivé.

Un de ces hivers canadiens où la terre se gèle à plusieurs pieds de profondeur, où les cours d’eau, les rivières, les lacs, les fleuves eux-

mêmes sont couverts d'une couche de glace capable de porter les plus lourds fardeaux.

La terre disparaît sous un épais lit de neige qui brille et scintille sous les blancs rayons du soleil, comme si quelque céleste prodigue s'était payé la fantaisie de la saupoudrer de poussière de diamants.

La fumée blanche et moutonnée sort des cheminées et s'élève dans les airs, droite comme le panache de quelque gigantesque tambour-major.

Sous l'étreinte du froid, le bardeau des toitures craque et éclate avec un bruit semblable à la détonation sèche d'un coup de pistolet.

Sous la morsure de l'acier des patins des traîneaux attelés de deux chevaux vigoureux et lancés au grand trot, la neige crie et chante un air bizarre qui défierait les talents du plus savant compositeur.

Il fait un de ces froids qui mériterait de s'appeler sibérien, s'il ne se contentait d'être tout simplement canadien, ce qui suffit, du reste,

surabondamment.

Le paisible village de St-A***, où habite Nicolas le philosophe, est plein de bruit et d'animation, comme aux jours des grandes fêtes.

Les jeunes gens, qui passent et repassent dans l'unique rue du village, debout sur leurs traîneaux, s'interpellent avec de la gaîté et du contentement plein la voix, font claquer leurs fouets, poussent des cris de joie qui n'ont rien de bien harmonieux, mais témoignent d'un état d'esprit sur lequel il n'est guère possible de se tromper et auquel l'activité peu ordinaire, qui règne dans toutes les maisons, achève de donner son caractère particulier.

C'est le départ pour le chantier.

C'est devant la pauvre maison du patriarche Nicolas que ce mouvement insolite se fait remarquer davantage.

Sous les ordres de Jean, un groupe de solides et courageux jeunes gars canadiens chargent une file de lourds traîneaux, attelés chacun de deux puissants chevaux.

Les valises, les caisses, les paquets de toutes formes et de toutes espèces, les couvertures, les fourrures s'entassent et s'accumulent les uns sur les autres.

On dirait quelque hardie expédition en partance pour le pôle Nord par la voie de terre, ou quelque pacifique entreprise de commerce dont le secret est soigneusement caché dans ce fouillis de colis de tous genres, dont le tas prend des proportions gigantesques.

Jean, chargé par un grand entrepreneur de coupes de bois d'administrer et de diriger un important chantier dans une forêt lointaine, partait, ce matin, avec tout son monde dont il avait, autant que possible, fait choix parmi ses voisins et camarades.

Et comme on dit, ce départ mettait tout le monde sens dessus dessous, les maisons les toits en terre et les fondations en l'air.

Les parents, pères, mères, frères, sœurs, voire même quelques tendres fiancées, ne voyaient pas sans quelque inquiétude, sans un certain serrement de cœur, partir ces hardis et énergiques

jeunes gens.

Dans la forêt, les accidents sont si fréquents et souvent si terribles dans leur effroyable soudaineté.

Et pour l'âme ! Les dangers surgissent de toutes parts, la tentation, le mauvais exemple, est partout.

Ce sombre tableau n'échappe pas à ceux qui restent, mais il faut refouler la larme qui monte au coin de l'œil, il faut étouffer les battements du cœur et le sanglot qui monte à la gorge.

La séparation est cruelle, mais elle s'impose, elle est fatale.

Il faut vivre ! Pour vivre, il faut travailler où et comme on peut ! On n'a pas droit au choix.

Et puis, à la grâce de Dieu, qu'elle garde et protège ceux que nous lui recommandons.

◇

Il y a longtemps, bien bien longtemps, que le

dernier traîneau de la caravane a disparu dans le dernier coude du chemin.

Il y a longtemps, bien bien longtemps, que le dernier écho des chants des jeunes gens, trop bruyant pour être sincèrement joyeux, s'est éteint.

Les jours, les semaines se sont succédé et le village de St-A*** a repris son assiette tranquille, son air de paix profonde qui fait involontairement songer au repos éternel du tombeau.

Depuis quelques jours, cette paix et cette tranquillité sont troublées cependant, et si l'animation extérieure ne trahit pas la commotion qui vient d'ébranler les âmes, c'est que les grandes douleurs sont muettes.

Une triste nouvelle venait de s'abattre comme un coup de foudre sur la paroisse et avait causé un immense chagrin dans la famille du brave philosophe Nicolas.

Et telle était l'affection dont on entourait l'honnête homme que ses voisins partageaient sa morne et sombre affliction.

Jean, le beau, le cher Jean, le soutien de la

famille, la joie et l'orgueil de son père, était-il mort ? Lui était-il arrivé quelque malheur, quelque accident ?

Non ! Hélas ! Mieux eut valu, oui, mille millions de fois mieux, qu'il fut tombé mort avant de s'engager dans cet infernal concours dont la nouvelle tombée comme une bombe au milieu du village avait causé un immense scandale.

On en parlait, de ce concours, comme d'une chose honteuse, tout bas, mystérieusement, se cachant presque et s'interrompant à l'approche de certaines personnes. On constatait, avec de gros soupirs dans la voix, avec un chagrin très sincère que Jean, le malheureux fils de l'excellent voisin Nicolas, avait gagné le prix : une superbe montre en or !

On maudissait l'abominable, l'horrible *Yankee*, ce fils de démon, qui avait eu la diabolique inspiration de tenter ces pauvres jeunes gens, de les pousser au péché – et à quel péché, Grand Dieu ! – par l'appât d'une montre en or !

L’infâme invention !

On frémissait rien qu’à y penser !

Il fallait être vomi par l’enfer même, être possédé de Lucifer pour concevoir une aussi exécrable récréation.

Car c’était bien en guise de récréation du dimanche que le *Yankee* avait organisé son concours.

Un assaut de blasphème ! Le dimanche !

Qui avait jamais entendu parler d’une telle horreur ?

Miséricorde de Dieu ! Un être humain, un chrétien, avait pu imaginer, projeter et exécuter pareille monstruosité !

Et la justice divine n’avait pas écrasé, anéanti l’infâme inventeur de ce satanique passe-temps ?

Et Jean ! Ce pauvre cher Jean ! Cet excellent Jean, fils de ce brave et digne Nicolas, Jean était sorti vainqueur de ce grossier, de cet idiot tournoi qui criait vengeance au ciel !

Était-ce possible ?

Il est vrai, le jeune Toine, le fils à Michel, qui est au chantier avec Jean, avait écrit la chose, n'omettant pas le moindre détail.

Il n'y avait pas à s'y méprendre, à en douter, ce n'était que trop clair, trop certain hélas !

Et cependant on voulait douter, on refusait de croire malgré la clarté du récit.

Dick Spencer, le *scalor* (colleur) était venu visiter le campement.

Il était content, on ne peut plus content de la bonne besogne faite par les jeunes bûcherons enrôlés par Jean.

Il leur avait prodigué les éloges, promis une récompense à la fin de l'hiver.

Il avait généreusement payé le whisky.

On avait chanté des chansons, fait des jeux, conté des contes, dansé au son de la *musique à gueule* (guimbarde), on avait eu un *fun* (plaisir) bleu.

Enfin Dick, légèrement ivre, avait dit en frappant sur la table : *By G...* Il faut du nouveau !

Je mets ma montre d'or au concours.

Elle appartiendra à celui qui proférera le plus terrible blasphème et en inventera au moins trois nouveaux et bien horribles. Pas de blasphèmes de petites filles, mais là de bien gros et effrayants blasphèmes dignes d'hommes que rien ne fait trembler.

Le concours avait été long, épouvantablement long.

Dick, pour encourager et entraîner les autres, blasphémait à faire frémir.

Les imprécations les plus sataniques lui coulaient de la bouche avec une effrayante volubilité. On aurait dit Méphistophélès lui-même. Pour un peu, on aurait pu s'imaginer lui voir pousser des cornes, une queue et des pieds fourchus.

Et cependant, même sur ce diable incarné Jean l'avait emporté.

À l'entendre, les camarades sentaient des gouttes d'une sueur froide leur perler à la racine des cheveux. Il leur semblait que les cheveux

eux-mêmes se dressaient sur leur tête.

Ils haletaient, gémissaient, la poitrine oppressée avec d'horribles battements de tempes, de douloureux bourdonnements d'oreilles, tandis que les yeux écarquillés et brûlants ajoutaient encore à l'intensité de leur supplice.

De leurs bouches convulsées s'échappaient, avec leurs haleines sifflantes, des protestations pleines d'une angoisse atroce.

Comme une prière, comme une suprême supplication avec de pitoyables contorsions de douleur, ils avaient crié : Assez ! Assez !

Mais Jean avait continué en ricanant.

Et Dick le maudit, Dick le suppôt de Satan, l'affreux Dick lui-même s'était avoué vaincu.

Dans une chaleureuse poignée de mains, avec un air d'admiration qui paraissait sincère, il avait reconnu la détestable supériorité de Jean, il l'avait proclamé son maître, le premier qu'il rencontrait et lui avait sans hésitation remis sa montre, prix de l'exécrable tournoi. Une montre superbe, comme n'en avait pas monsieur le Curé

lui-même, une montre qui valait plus de cent dollars.

Jean, il est vrai, avait voulu refuser le magnifique bijou, comme honteux déjà de sa sinistre victoire.

Dick s'était fâché, protestant qu'il avait parlé très sérieusement et avait fini par mettre lui-même le précieux chronomètre dans la poche de veste (gilet) de Jean.

Celui-ci la portait maintenant, pas très fier peut-être de son triste exploit, mais certainement heureux d'être légitime possesseur d'une aussi belle montre et apparemment ne s'inquiétant pas outre mesure de la manière dont il l'avait gagnée.

Les détails, on le voit, étaient des plus précis.

Le fils à Michel n'avait pas coutume de mentir, tout le monde savait cela.

L'évidence n'était malheureusement que trop grande.

Au village, Jean, évidemment, ne soufflerait mot de son horrible action. Il savait trop bien que le vertueux père Nicolas en serait mort de honte

et de douleur.

Quelques amis, par pitié pour le pauvre père, s'efforçaient de paraître ne pas croire à cette histoire, la traitant d'exagération inspirée par la jalousie, luttant ainsi contre l'évidence, contre leur propre conviction, se disant qu'il serait toujours assez tôt pour croire à cette lamentable, à cette terrible chute d'un des leurs, et d'un des plus estimés encore, quand la preuve serait là sous leurs yeux, accablante, indéniable.

Quelques-uns encore reprochaient au jeune Toine d'avoir ébruité cette triste équipée et l'en blâmaient ouvertement. Que comptait-il gagner à raconter une sale histoire, arrivée après boire et qui devait infailliblement nuire à Jean, à ce Jean qui avait eu la niaiserie de prendre dans son chantier un mouchard, un jaloux, un écornifleur comme ce petit vaurien de Toine.

D'autres, moins charitables, ne doutaient pas un instant de l'authenticité de l'histoire. Nul n'avait jamais surpris le jeune Toine à mentir. Pourquoi commencerait-il aujourd'hui en racontant du mal de son bienfaiteur ? Car il n'y

avait pas à dire, Jean était bien réellement le bienfaiteur du fils à Michel, auquel il avait rendu un signalé service en l'acceptant dans son chantier.

Mais Jean avait depuis longtemps la triste et grossière habitude de blasphémer. Ce n'était pas une calomnie, ni même une médisance de le constater puisque ce n'était un secret pour personne.

Tout le monde savait que le malheureux n'avait pas même l'énergie de respecter son vénérable père et de se retenir devant lui.

Nul dans le village ne l'ignorait, cette abominable coutume de son fils était le chagrin de la vie de l'honnête et pauvre Nicolas. Ce malheur empoisonnait l'existence de leur excellent voisin, la chose n'était que trop certaine.

Plus d'une fois, la chose était de notoriété publique, le pauvre père Nicolas avait sévèrement réprimandé son fils, mais hélas, il n'y avait rien gagné.

L’histoire coulée par le jeune Toine était tellement vraisemblable qu’il était absurde d’en douter, il fallait fermer volontairement les yeux pour ne pas voir ce qui n’était que trop visible, ce qui n’avait rien d’étonnant, ce qui devait arriver un jour aussi certainement, aussi fatalement que le retour de la clarté après les ténèbres de la nuit. Il fallait obéir à un inexcusable parti pris pour tenter de défendre ou seulement d’atténuer la faute de ce Jean, fort peu intéressant du reste, et qui à tout prendre ne méritait pas que d’honnêtes gens s’occupent ainsi de lui.

Il était coupable d’un crime grave et si la loi civile ne punissait plus les blasphémateurs comme au temps jadis, la loi civile avait grandement tort et pour leur part, malgré les vertus du père Nicolas et le droit que ce digne homme avait à leur respect, ils étaient bien décidés de montrer à ce Monsieur Jean quelle profonde horreur ils nourrissaient pour son ignoble conduite, son détestable crime.

Et tandis que le village ainsi divisé en deux camps discutait, le temps passait.

Vinrent les fêtes de Noël et du Premier jour de l'an nouveau.

Jean était attendu au village à cette occasion. Il l'avait promis, au moment du départ, et quoique rien dans ses dernières lettres ne fît allusion à cette visite, on ne doutait pas un moment de sa prochaine arrivée.

L'attente n'était pas sans être accompagnée d'une certaine anxiété, d'une certaine inquiétude.

On allait savoir de Jean ce que signifiait cette histoire écrite par le jeune Toine. On allait bien voir que tout cela n'était que des menteries du fils à Michel, ce petit envieux, ce petit jaloux, qui ne pouvait souffrir la supériorité de Jean et qui, honteux de lui devoir quelque chose, jetait de la boue sur son bienfaiteur.

Noël passa, le jour de l'an passa, l'Épiphanie à son tour passa, mais Jean ne parut pas à St-A***.

La difficulté d'abandonner le chantier, de laisser ses hommes seuls, la perte de temps et d'argent que lui causerait son absence servaient d'excuse à ce manque de parole inattendu autant

que regrettable pour sa réputation.

Ces excuses, tirées de faits connus d'avance et au moment où il annonçait sa visite, ne trompaient personne.

Elles cachaient mal ou mieux, elles faisaient éclater aux yeux de tous l'embarras du jeune homme et ne confirmaient malheureusement que trop la narration du fils à Michel.

De ce moment, le pauvre brave Nicolas tomba dans des accès presque continuels d'humeur sombre et taciturne.

Lui, si bon, si affable, toujours si empressé à adresser de bonnes paroles à tout le monde, ne répondait plus que sur un ton bourru, presque fâché, et par monosyllabes.

Des voisins affirmaient l'avoir vu dans sa grange, assis sur un tronc d'arbre, les coudes sur les genoux, la tête cachée dans ses mains et pleurant à grosses larmes.

La santé de l'infortuné allait s'altérant rapidement et visiblement. Ses amis en venaient à souhaiter, pour lui, que Jean ne revint jamais.

Ils semblaient convaincus que l'aveu inévitable de la vérité, auquel Jean ne pouvait plus se soustraire que par l'absence, briserait à tout jamais cette chère existence, si lamentablement brisée, si malheureusement empoisonnée.

◇

L'hiver est passé.

Voici venir le moment où les *gens de chantier*, pour donner aux bûcherons le nom sous lequel on les désigne communément, vont rentrer dans leurs foyers pour commencer les travaux de la ferme.

Jean ne peut donc tarder à reparaître, lui aussi.

Dans quelques jours, la vérité, toute la vérité éclatera aux yeux de ceux-là même qui s'obstinent à ne pas vouloir la voir.

L'anxiété, les transes du pauvre Nicolas vont grandissant à mesure qu'approche l'heure décisive, fatale.

Il redoute l'entrevue d'où doit sortir la réhabilitation ou la flétrissure de son fils.

La peur le prend et le fait trembler.

Un sinistre pressentiment l'obsède et le pousse à retarder la rencontre d'où il sent que ses dernières illusions, qui n'ont déjà plus de racine dans son esprit, sortiront frappées à mort pour ne plus revivre.

Son cœur seul, dans un dernier désir, un dernier besoin de douter, donne à ces pauvres illusions comme une suprême étincelle de vie.

Enfin, Jean est arrivé.

La mère, les sœurs, les jeunes frères, se pressent autour de lui, serrent ses mains, l'embrassent, lui souhaitent la bienvenue.

Ces accolades, ces embrassades, ces démonstrations manquent d'expansion, de vérité, de vie.

Ces serrements de main sont froids, on y sent comme une arrière-pensée, une hésitation, une amère méfiance.

La bienvenue qu'on lui adresse ne part pas du

cœur, elle tombe du bout des lèvres et ressemble au glacial « *bonjour* » dont on gratifie les importuns, les fâcheux.

Les yeux se portent tous instinctivement sur le gousset du nouveau venu, comme pour y lire la confirmation d'une condamnation prononcée d'avance.

En apparence, rien ne trahit le coupable, rien ne révèle la présence du bijou, enjeu de la monstrueuse partie.

En apprenant le retour de son fils, au lieu d'accourir comme il en avait coutume dans de semblables circonstances et de serrer son cher Jean sur son cœur, le malheureux Nicolas s'était éloigné, presque enfui, le cœur battant à lui rompre la poitrine, voulant espérer contre tout espoir ou remettre à plus tard, au plus tard possible, le terrible réveil de l'horrible cauchemar qui l'accable.

On l'appelle, on le cherche !

Il n'y a pas à dire, il faut s'exécuter à la fin, il faut aller serrer la main à ce fils qu'il voudrait

aimer encore, qu'il voudrait chérir malgré tout, quoiqu'il le sente maintenant indigne de son affection, quoiqu'il soit convaincu enfin qu'il a déshonoré son nom.

La rencontre du père et du fils fut froide, presque hostile. Les deux hommes sentaient qu'il se passait au fond du cœur l'un de l'autre quelque chose qui était comme le commencement d'une rupture inévitable, violente et éternelle.

Jean, coupable, sentait que son forfait était connu, que personne n'en doutait, qu'il ne lui serait jamais pardonné, et un sourd mouvement de révolte s'élevait en lui, grondait dans sa poitrine.

Non ! Il ne s'humilierait pas, il ne demanderait pas pardon.

De son côté, Nicolas se reprochait d'avoir condamné son fils sans l'entendre, mais il avait la conviction qu'il était coupable et, dans la rigidité de sa foi, il étouffait le cri du sang qui implorait le pardon pour l'enfant tant aimé, si bon, si généreux, si courageux, plus malheureux peut-être que coupable.

Entre ces courants de sentiments opposés, un choc devait inévitablement se produire. Dès la première entrevue, il arriva.

– Donne-moi cette montre maudite que tu as gagnée au prix de l'infamie, au prix du déshonneur, dit Nicolas d'un ton sévère.

– Alors, père, vous avez vraiment cru à cette vilaine histoire, contée par le jeune Toine, fit Jean embarrassé, essayant de mentir.

– Oui, j'y ai cru, malheureux, et j'y crois encore. Si tu ne veux pas que la malédiction paternelle descende sur toi, prouve sur le champ ton innocence. Prouve que cette montre, que tu caches si soigneusement, est le prix de ton travail et non de ton infamie !

Puis, comme si le terrible aveu fut déjà tombé des lèvres de son fils, et sur un ton d'amers reproches, Nicolas continuait :

– Jean ! Mon Jean ! Mon cher fils ! Combien je m'en veux aujourd'hui de ma faiblesse, de mon manque de sévérité envers toi ! Hélas ! J'ai failli à mon devoir ! J'ai été lâche ! J'aurais dû te

réprimander, te corriger sans pitié, sans merci, te faire sortir de force cette horrible habitude. J'ai eu peur que tu ne nous abandonnes, que tu nous quittes. Cette honteuse peur m'a rendu coupable, méprisable, a fait de moi presque ton complice ! Dieu me punit aujourd'hui cruellement mais justement. Miséricorde ! J'aimerais presque mieux apprendre que tu l'as volée, cette maudite montre ! Tu pourrais réparer ta faute, faire restitution ! Mais pour ton crime, pour le scandale que tu as causé, pour l'opprobre que tu as jeté sur le nom de ton père, sur ta famille, il n'y a ni restitution, ni pénitence ! Malheur à moi dans mes vieux jours !

Et Nicolas s'affaissa sur un siège, secoué, étranglé par de violents sanglots.

Jean, devant cette triste scène à laquelle il ne s'attendait guère et qui lui enlevait tout moyen de se défendre, perdit toute assurance.

Il avait espéré pouvoir cacher, nier même au besoin la possession de la montre, et voilà qu'on ne lui demandait même pas s'il la possédait, s'il la portait, on le sommait, sans hésiter, de la

quitter, de la remettre.

Il avait toujours pensé qu'il pourrait donner un démenti au racontar du jeune Toine, que son père n'aurait pas demandé mieux que de le croire innocent, lui, son cher Jean. Et voilà que non seulement ce père ne lui donnait pas l'occasion de se démentir, mais l'accusait, le condamnait sans hésitation, sans attendre d'explication, et allait jusqu'à s'accuser lui-même de complicité, de faiblesse, d'abdication d'autorité !

Tout cela le troublait, lui ôtait toute assurance, bouleversait complètement son plan de défense, lui enlevait tout moyen de cacher la vérité. Alors une invincible répugnance lui vint pour le mensonge et il aima mieux renoncer à se défendre, à se disculper.

Qu'allait-il faire ?

Demander un pardon qu'il était certain de se voir refuser ? L'idée seule de cette humiliation le suffoquait, le révoltait jusqu'au fond de l'être.

Son père ne venait-il pas de lui livrer son moyen de défense ?

N’avait-il pas dit qu’il avait eu peur de le voir quitter le toit paternel ?

Oui ! C’était bien là son arme, et elle était terrible, il le sentait bien car elle menaçait non seulement le père, mais la famille tout entière.

À tous les reproches, à toutes les récriminations, il opposerait un imperturbable silence.

Si on l’ennuyait trop à la fin, il menacerait de s’en aller et, au besoin, quitterait même le foyer paternel.

Toutes ces idées lui passèrent par l’esprit avec la rapidité de l’éclair.

En un instant son plan fut arrêté.

Il tournait sur ses talons, se disposant à laisser son père seul quand celui-ci éclata de nouveau.

– Malheureux ! Est-ce donc là toute ta défense ? Ce n’est donc que trop vrai ! Tu as couvert de honte et d’ignominie ta personne, ton nom et ce qui ne t’appartient pas, le nom de ta famille !

Jean voulait répondre qu’il ne voyait pas

comment un passe-temps, peu convenable, peut-être, mais bien innocent au fond, pouvait nuire à sa réputation, et encore bien moins à celle de sa famille. Mais voyant son père navré, désespéré, son courage l'abandonna et décidé à couper court à cette pitoyable scène, il fit résolument un pas vers la porte.

Il allait en franchir le seuil quand Nicolas, comme poussé par un ressort, d'un bond fut à son côté et la main droite levée lançait la malédiction.

– Tu sors ! Tu ne réponds pas ! C'est bien ! Pars, et que ma malédiction t'accompagne, qu'elle pèse sur toi tous les jours de ta vie ! Pars et ne reparais plus sous mes yeux ! Fils dénaturé ! Sois maudit !

Du fond de la chambre, un cri de douleur et d'agonie, accompagné du bruit de la chute d'un corps répondait à la malédiction du père.

Tandis que la porte se fermait sur Jean, le fils aîné tant aimé que le père venait de chasser, de renier, de maudire, Josette, la mère, tombait comme une masse, frappée au cœur, évanouie.

Josette aimait son Jean à l'adoration, comme la prunelle de ses yeux. Elle en était fière, comme toutes les mères de leur aîné, et plus que les autres parce que son Jean était tant meilleur que les aînés des autres mères. Tant de doux et tendres souvenirs se rattachaient à cette chère existence. Jean n'était-il pas l'enfant de prédilection, le premier qui eut fait vibrer en elle le sentiment de la maternité ? Ne lui rappelait-il pas ce temps heureux, ce temps béni, aujourd'hui bien loin, hélas ! où jeune et aimante, tout lui souriait, tout lui semblait rose dans la vie, où une caresse, un mot affectueux de son Nicolas faisaient oublier toutes les peines, les douleurs et les misères ?

Comme elle aurait voulu prendre la défense de ce Jean tant aimé, implorer son pardon, le serrer dans ses bras pour le retenir, pour l'empêcher de s'en aller. Mais Nicolas était jaloux de son autorité paternelle. Il réprimandait son fils, c'était son droit, et quoiqu'il lui en coûtât, Josette ne s'interposerait pas entre sa juste sévérité et le coupable – elle souffrirait, mais l'orage passé, elle ramènerait l'enfant dans les bras du père, elle

supplierait, l'un de se repentir et de se corriger, l'autre de pardonner et d'oublier, et le calme renaîtrait encore une fois dans la famille.

Mais voilà que l'orage se précipitait, prenait des proportions épouvantables, arrivait avec une effrayante soudaineté à la catastrophe qu'elle espérait, qu'elle comptait bien détourner et éviter. La malédiction paternelle, tombant sur la tête de son fils bien-aimé, l'atteignait au cœur, la frappait au plus sensible.

Le sang afflua au cerveau et dans un cri de suprême angoisse, Josette tombait sur le sol, blessée à mort.

Paralysée, Josette, couchée sur son lit, ne recouvrit plus l'usage de la parole. Pendant son agonie, qui dura dix jours, ses yeux demeuraient obstinément fixés sur la porte, comme si pour exhaler le dernier soupir, elle attendait l'arrivée d'un être impatiemment et passionnément désiré. Quand Nicolas s'approchait de sa couche, son œil fixe prenait des lueurs rouges et lançait comme des flammes, ses lèvres agitées comme d'un mouvement convulsif semblaient vouloir parler,

mais nul son ne sortait de sa gorge.

Enfin, le dixième jour, après une attaque nouvelle, l'agonie commençait, ses yeux prirent une expression de prière si désolée, si navrée, qu'elle arrachait des larmes aux assistants. Soudain, les mains tordues, le corps convulsé dans un dernier et suprême effort pour articuler un mot, le nom de Jean, le fils maudit mais toujours chéri, s'échappa aux lèvres de l'infortunée Josette, avec son dernier soupir.

◇

Profondément atteint par la perte de sa femme et le départ tragique de son fils, qu'il aurait parfois voulu rappeler, Nicolas tomba dans un état de prostration tel que les médecins ne trouvèrent d'autre moyen de l'arracher à une mort certaine et prématurée que de lui conseiller de quitter les lieux témoins de cette terrible catastrophe, même d'abandonner le pays, de changer d'occupation, d'aller habiter une grande

ville où la vie et le mouvement useraient sa peine.

Le malheureux, dont l'existence était maintenant brisée à tout jamais, se laissa facilement persuader, vendit tout, c'est-à-dire le peu qu'il possédait et prit lui aussi le chemin de l'exil ou des États-Unis.

De ce moment, on parla peu de Nicolas à St-A***. Bientôt il fut si peu question de ce pauvre homme de bien, philanthrope et philosophe admirable, qu'on eut pu croire qu'il n'avait jamais habité ce village.

Plusieurs années plus tard, quand Nicolas paraissait complètement oublié, on apprit un jour, comme par hasard à St-A***, que l'infortuné était mort, succombant au terrible chagrin qui le minait et qu'à son dernier soupir, loin de pardonner à son pauvre Jean, il avait renouvelé solennellement l'anathème dont il l'avait frappé quelques années auparavant.

De son côté, Jean avait quitté St-A*** peu après le décès de sa pauvre mère.

Pendant quelque temps, il s'était abstenu de se

présenter au village natal, mais peu à peu, il s'était enhardi. Les visites étaient devenues fréquentes et avaient même pris une allure provocante. Il bravait l'opinion publique et affectait de blasphémer plus fort que jamais.

Ouvrier hors ligne, Jean gagnait des salaires fort élevés et avait toujours le portefeuille abondamment garni. Il étalait avec complaisance ses billets de banque et invitait ses camarades à boire à ses dépens, leur demandant avec un air de crânerie où perçait le dépit :

– Qu'en pensez-vous, pour un « maudit » ?

– Il ne va pas trop mal, le petit Jean le maudit, ne trouvez-vous pas ?

– Cela ne fait pas de mal au gars, un petit bout de malédiction, cela lui donne même un beau magot en poche ! Qu'en dites-vous les amis ?

– J'ai trop tardé à me faire « maudire » par mon..... de père (et quand il parlait de l'auteur de ses jours, il accompagnait cette mention d'une imprécation horrible à faire frémir). Si je m'étais fait « maudire » quelques années plus tôt, je

pourrais bientôt vivre de mes rentes ou m'établir sur une belle terre qui ne devrait rien à personne. Je n'aurais pas travaillé si longtemps pour les vieux et leurs petits si j'avais pu empocher ce bienheureux morceau de malédiction.

– Maudit ! Oh ! la plaisante affaire. Dites, est-ce que je m'en porte plus mal ? Croyez-vous bonnement que ce surnom et la chose m'ont empêché un moment de dormir tranquille et de manger et boire à mon goût ?

Et le malheureux affectait de jouer avec la chaîne de montre, pièce d'orfèvrerie plus massive qu'élégante qui témoignait une fois de plus de la préoccupation constante de son propriétaire : paraître riche !

Jean était donc, à bien dire, un excellent parti, et lui-même s'était imaginé, tout d'abord, qu'il n'avait qu'à parler pour obtenir la main de la plus jolie et de la plus riche fille du village et de vingt lieues à la ronde.

Mais les mères recommandaient instamment à leurs filles d'éviter, de fuir même ce suppôt de Satan, ce mauvais fils qui scandalisait la contrée

et provoquait Dieu.

Jean ayant essuyé plusieurs refus, quoiqu'il s'en défendît vigoureusement, posait maintenant pour le célibataire endurci et faisait mine de mépriser les femmes de la première à la dernière. Au fond du cœur, cependant, un cruel dépit le rongeait et sa conduite s'en ressentait. Il se faisait, s'il est possible, plus cynique, plus diabolique encore.

La patience de Dieu a des bornes, affirment les Saints Pères de la tradition, et bientôt Jean le maudit allait en faire l'horrible expérience.

◇

Suivant son habitude, Jean travaillait cet hiver dans un chantier de coupe de bois.

Quoique chargé de la direction et de la surveillance des travaux, et par ainsi dispensé des occupations ordinaires des campements, il prenait fréquemment la place d'un homme malade, soit en mettant la main à la hache, soit en conduisant

les charges de billots au lac qui s'étendait aux pieds de la montagne où s'élevait la forêt en exploitation.

Un jour, après une de ces épouvantables bourrasques canadiennes qui, par places, amoncellent la neige en énormes bancs de plusieurs pieds de hauteur, quelques conducteurs de traîneaux, boudant la rude besogne de relever les chemins, se déclarent malades et hors d'état de se rendre au travail.

Jean s'emporte, traite les prétendus malades de lâches, de fainéants, accompagnant ses reproches d'une de ces horribles bordées d'imprécations, de jurons et de blasphèmes dont il avait comme une espèce de monopole.

Maudissant les pleutres qui volent l'argent du bourgeois qui les fait vivre, il se rend à l'écurie, en tire une paire de chevaux, les attelle à un traîneau et part, prenant la place et l'ouvrage d'un des conducteurs récalcitrants.

La journée se passe sans autre incident.

L'heure du repas du soir est arrivée.

Les conducteurs, sauf Jean et deux autres, sont tous rentrés et réunis autour de la table dans le campement.

Le souper est servi, mais personne n'y touche.

L'attente se prolongeant outre mesure au gré de ces robustes estomacs qui, après une rude journée de travail, battent la chamade, on commence à s'interroger.

– Où restent Jean, Henri, Nazaire ?

– Leur chemin a été des plus mauvais toute la journée. La poudrerie avait formé des bancs de neige où, cet après-midi encore, les chevaux enfonçaient jusqu'au-dessus de la sellette.

– On a entendu maître Jean jurer et sacrer comme un maudit qu'il est ! C'était affreux à entendre ! Cela donnait le frisson !

– Certainement Dieu le punira un de ces jours !

– En attendant, lui, le maître, nous punit bien cruellement en retardant notre souper, car je ne sais si vous êtes comme moi, mais j'enrage de faim, j'ai l'estomac rendu dans les talons.

– Si nous commencions notre souper sans lui ! Il y a toujours des bornes à l'attente.

– Ah ! Bien oui ! Je vous le conseille ! Il vous en ferait un de ces vacarmes d'enfer s'il nous surprenait mangeant sans lui ! Le campement ne serait plus habitable de la veillée.

– C'est pour le coup qu'il nous enverrait des *sacres* par la tête.

– Pour moi, j'aime mieux me coucher sans manger que de provoquer une scène nouvelle ce soir.

– Et moi donc ! J'en ai plus que mon compte avec celle de ce matin.

– Une par jour suffit amplement, c'est tout ce que je puis digérer !

– S'il rentre et recommence la musique, je sors me promener au frais plutôt que d'essuyer une nouvelle bordée de jurons.

– J'ai comme une idée qu'il est arrivé malheur ! Henri et Nazaire n'ont pas coutume de bouder leur souper ! Ils auraient forcé Jean à rentrer !

– Avec cela qu'il est facile à forcer, le maudit ! S'il s'obstine et les tient à l'ouvrage !

– Les retenir ! Les retenir ! Il y a toujours *un bout* à retenir les gens !

– Il ne prétend toujours pas nous faire travailler nuit et jour.

– Chut ! Voici des traîneaux !

– Ils ne sont que deux !

– Ce sont les clochettes d'Henri et les grelots de Nazaire.

– Il y a bien du *diable là-dedans* ! Jean qui n'est pas encore avec eux !

– Qui sait ! Le diable a peut-être emporté le maudit.

Cette dernière boutade avait été saluée d'un éclat de rire général et tandis que le bruit des clochettes et grelots rapprochait, un homme dans le campement avait allumé un *fanal* (lanterne), était sorti éclairer les arrivants et leur aider à mettre leurs chevaux à l'écurie.

En même temps, une rumeur confuse,

annonçant quelque sinistre événement, se produisait au dehors.

Dans le campement, on tendait l'oreille, parlait à voix basse, s'imposait mutuellement silence. Le mot accident circulait en sourdine. Enfin on se levait, se précipitait vers la porte, tout est confusion. Les voix s'entrecroisent, on entend les mots accident, noyé, lui et ses chevaux, un ours, le maudit, mais il est impossible de rien démêler dans ce brouhaha.

Enfin, Henri et Nazaire, portés pour ainsi dire par leurs camarades, entrent dans le campement, plus morts que vifs, pâles, défaits, haletants, tremblant de fièvre, claquant des dents, suffoqués, ne pouvant prononcer que quelques mots à peine intelligibles.

Dans le chantier, tout le monde les entoure, les presse de questions, provoquant une indescriptible confusion au milieu de laquelle les malheureux se débattent, angoissés, en proie à une affreuse torture.

Cependant, l'homme au fanal était rentré, s'était dirigé vers une valise, en avait tiré un verre

et un flacon carré, noir, et maintenant avec le plus grand calme, se frayait un passage à travers ses camarades.

– Tout le monde à sa place, commande-t-il d'un ton d'autorité qui en impose, et qu'on fasse silence ! À voir la mine déconfite de nos camarades, il paraît évident qu'un terrible malheur a frappé le maudit, mais ce n'est pas en étouffant les amis et en les interrogeant tous à la fois que nous allons connaître la lugubre histoire. En attendant, les enfants, tenez, avalez-moi ce petit coup de gin, vous en avez grand besoin et cela va vous faire du bien. Joignant l'action à la parole, il administre aux deux patients un grand verre d'un genièvre brûlant et grattant le gosier.

L'effet magique de la dose ne se fait guère attendre et Henri ayant le premier recouvré son aplomb et la parole commence le récit suivant d'une voix encore mal assurée.

– Comme vous le savez, ce matin, Jean (et en prononçant ce nom, il se découvre et fait le signe de la croix) avait pris la place de Joachim, malade. Comme de coutume, nous conduisions

nos charges au lac.

Toute la matinée, nous avons eu une peine atroce à passer. Il y avait de la neige jusqu'au-dessus du dos des chevaux. Nous ne pouvions traverser les bancs qu'en nous entraidant.

L'après-midi, le patron prétend se tirer d'affaire tout seul.

Cette fois, dit-il, je ne veux pas de votre secours, je passe sans votre aide ou le diable m'emportera.

Inutile de vous dire qu'il avait juré et blasphémé toute la matinée, vous l'avez entendu ce matin, vous savez dans quelles dispositions il était. Vous pouvez vous imaginer si la misère que nous avions eue dans l'avant-midi l'avait rendu de meilleure humeur.

Enfin, le voilà donc parti devant nous.

Arrivé sur les bancs, voilà que son traîneau se trouve encore bloqué ! Comment ? Nous ne pouvons nous l'expliquer, un habile conducteur comme le patron aurait dû passer sans difficulté. Jamais de la vie je n'ai vu les bancs aussi

profonds, ni se comporter comme aujourd'hui, ma parole, on aurait dit que le diable lui-même s'en mêlait.

Le patron se démenait !

Nazaire et moi, nous le regardions faire puisqu'il nous avait dit qu'il ne voulait pas de notre assistance.

Je vous laisse à penser s'il jurait et blasphémait. C'était pire qu'un démon. Il frappait les chevaux à grands tours de bras, il grinçait des dents, se mordait les lèvres au sang, piétinait dans la neige comme un enragé, tout était inutile, ses chevaux ne bougeaient seulement plus, on aurait cru qu'ils étaient paralysés.

Nous pensions qu'il allait nous appeler à son secours, quand tout à coup une énorme bête au poil noir roux sort du bois, s'élance dans le chemin, saute sur les épaules du patron en lançant un cri dont l'épouvantable son me remplit encore les oreilles et me glace le sang de la tête aux pieds.

Pris de terreur, les chevaux se dégagent,

partent au grand galop comme si la charge n'eut passé non plus qu'une plume, et le patron de courir derrière eux.

Nous entendions ses cris de détresse déchirants, ses appels de désespoir, mais la terreur nous clouait sur place, nous empêchant de déplacer un pied.

Maîtres de notre effroi, nous n'en aurions pas été plus en état de secourir le malheureux patron.

Sa bête monstrueuse toujours sur ses épaules, il filait droit devant lui avec la rapidité de l'éclair ! Un train express ne marche pas plus vite que cela !

En moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le conter, il avait disparu à nos yeux, ses atroces plaintes, ses terribles clameurs avaient cessé de parvenir à nos oreilles.

Soudain, un infernal vacarme et le bruit comme de la chute d'une énorme masse dans l'eau vient nous glacer d'effroi.

Aussitôt, tout tombe dans un lugubre silence.

Oh ! Ce silence ! Si vous saviez comme il

nous étreignait la gorge, nous étouffait, arrêtait au passage un cri de douloureuse angoisse qui s'élevait de notre poitrine oppressée.

Combien de temps sommes-nous restés ainsi ?

Je ne pourrais le dire, mais quand j'ai repris possession de moi-même j'ai vu, mais là distinctement vu devant moi, la sale, l'horrible bête qui avait sauté sur les épaules du patron.

Je sais bien que ce n'est qu'une illusion, mais je le revois encore, l'horrible monstre.

Beaucoup plus grand qu'un ours, il avait le poil, la tête, les pattes de ce carnassier. Deux cornes recourbées et pointues ornaient son front. Ses yeux rouges lançaient des flammes. Une triple langue de feu se promenait sur les lèvres purulentes de sa gueule armée de crocs terribles et de laquelle coulait une bave sanguinolente et infecte. Une longue queue sans poil, comme celle d'un âne, mais terminée en pointe de lance recourbée, lui battait les flancs !

Oh ! l'horrible vision !

Rien qu'à y penser, je sens un frisson me